

Québec français



La guerres des mondes L'invasion barbare

Chantale Gingras

Number 139, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51286ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gingras, C. (2005). Review of [La guerres des mondes : l'invasion barbare]. *Québec français*, (139), 98–100.

*Il en est des races comme des tribus :
elles ne se mélangent pas, elles se
combattent jusqu'à l'extermination.*

Dominique Blondeau, *Les errantes*, Québec/Amérique, 1983.

La guerre des mondes

L'invasion barbare

>>> CHANTALE GINGRAS

La période estivale a ses classiques : les terrasses et le cappuccino glacé, la canicule, la piscine, les longues randonnées en vélo... et les films catastrophe. Ces mégaproductions étatsuniennes sont habituellement peu exigeantes pour l'esprit un peu ramolli par la chaleur et font à tout coup d'excelentes recettes. Quoi de mieux que d'aller chercher des sensations fortes sur grand écran entre deux séances de plaisant *far niente* pour assister, admiratif, aux exploits d'un héros qui se démène pour sauver la planète alors qu'on a peine, nous, à remuer seulement le petit doigt ? C'est ce que je me suis dit en poussant la porte du cinéma en ce torride et lourd après-midi de juillet. Le courant d'air climatisé m'a menée sur le sentier de *La guerre des mondes*¹, un film spectaculaire qui présente plusieurs scènes très réalistes propres à donner froid dans le dos... ce qui n'était pas pour me déplaire !

Dans ce numéro qui porte sur la littérature fantastique, j'ai aussi trouvé fort à propos de parler d'un film de science-fiction puisque les deux genres sont souvent perçus comme cousins. Et, disons-le d'emblée, Spielberg nous offre ici un thriller de science-fiction incroyablement divertissant, respectueux du genre et de ses conventions. Il actualise très efficacement le propos développé dans le roman² du Britannique Herbert George Wells (1898) qui prend,

dans le contexte mondial particulier de ce début de XXI^e siècle, une toute nouvelle dimension qui fait de ce long métrage un intéressant sujet d'analyse sociocritique.

Rencontre du troisième type

Ray Ferrier est un débardeur passionné de mécanique automobile. Il demeure dans un quartier ouvrier de New York où ses deux enfants, Robbie et Rachel, viennent périodiquement le visiter sans grand enthousiasme. Alors que son ex-femme, Mary Anna, accompagnée de son nouveau conjoint, Tim, vient lui confier les enfants en lui recommandant de prendre bien soin d'eux, Ray s'apprête à vivre la fin de semaine de garde partagée la plus intense qu'on puisse imaginer. L'atmosphère, déjà très tendue entre Ray et son fils de 17 ans, Robbie, deviendra rapidement inquiétante et insoutenable quand un orage se lève et que d'étranges éclairs frappent successivement au même endroit derrière la maison. Courant à la recherche de Robbie, parti sur un coup de tête avec la précieuse voiture sport de son père, Ray s'aperçoit que le quartier a été étrangement affecté par l'orage : non seulement il n'y a plus d'électricité, mais les téléphones cellulaires, les montres et même les voitures sont hors circuit. Il retrouve par bonheur Robbie, lui intime l'ordre de rester à la maison avec sa



petite sœur et part en reconnaissance dans le quartier où le désordre et la stupefaction règnent. Après un bref moment d'acalmie, le sol se met soudain à trembler, l'asphalte se fissure, de larges crevasses se forment et déchirent les bâtiments, faisant voler les vitrines en éclat. Des trous béants avalent les voitures puis les recrachent avec une force inouïe au moment où surgit du sol une étonnante machine. Dans la foule, la stupeur fait vite place à la terreur quand ladite machine poursuit les badauds et les pulvérise d'un jet de laser en une fraction de seconde. Terrifié, Ray dévale les rues à toute vitesse et va récupérer ses enfants. Il réussit à voler la seule voiture en état de marche et entraîne sa progéniture dans une fuite effrénée contre l'horreur, contre cette force extraterrestre venue pour exterminer la race humaine et s'emparer de la planète.

Les variations Spielberg

La fascination de Spielberg pour la science-fiction et, plus particulièrement, pour les extraterrestres, est manifeste. On n'a qu'à jeter un œil rapide à sa filmographie pour en mesurer l'ampleur et, aussi, pour se rendre compte à quel point *La guerre des mondes*, un projet qu'il a laissé mûrir pendant dix ans, reflète l'ensemble des préoccupations qu'il a abordées dans les films qu'il a réalisés ces dernières années. On pense évidemment à *E. T. l'extraterrestre*, qui est évoqué à travers l'attitude en apparence innocente et un peu enfantine des extraterrestres aux longs doigts spatules, qui découvrent avec curiosité des objets terriens, dont une photographie et... une bicyclette. On pense aussi à *Rencontres du troisième type*, qui est évoqué à travers les attroupements et la fascination coite des New-Yorkais devant l'inimaginable et les notes que font entendre les envahisseurs avant chaque assaut. Il y a aussi un lien assez clair avec l'excellente série télévisée *Taken* (en français, *Enlèvements*) que Spielberg a produite en 2003 et où, incidemment, la jeune Dakota Fanning tenait un rôle de premier plan face aux visiteurs extraterrestres. Spielberg se permet également un clin d'œil à *Rapport minotaire*, où le personnage de Tom Cruise devait aussi ruser pour échapper à des machines-araignées chargées de le dépister.

On peut également s'amuser à noter les références intertextuelles (intercinématographiques ?) au film *The Abyss* (*L'abysse*), la caméra télescopique rappelant fortement l'insolite serpent de mer, et, bien sûr, à *Independence Day* (un film de Roland Emmerich, 1996), pour le thème de l'invasion cruelle et hostile et pour l'apparence donnée aux extraterrestres, fascinantes machines organiques à quatre pattes.

Dans *La guerre des mondes*, outre le thème de la rencontre avec un phénomène extraterrestre, on retrouve plusieurs des thèmes qui font la marque de Spielberg, comme la fascination à l'égard de ce qui est plus grand que soi et les prodiges de la technologie (comme dans *A. I. Artificial Intelligence* et *Parc jurassique*, par exemple), puis la famille et l'enfance, à la fois innocente et clairvoyante. Ces deux derniers thèmes sont développés ici de façon intéressante et ajoutent une densité qui est peu commune aux films catastrophe.

Quelle famille !

Contrairement à la majorité des films du genre, qui mettent généralement en scène un héros qui parvient à sauver ses proches – et même la planète entière ! – grâce à sa force physique ou son ingéniosité sans pareille, *La guerre des mondes* innove en présentant une sorte d'antihéros, ce qui rend l'exercice encore plus intéressant à mon avis. En effet, Ferrier est un homme ordinaire... et même déficient à plusieurs égards. On n'a pas de mal à comprendre pourquoi Mary Anna l'a quitté en emmenant les enfants avec elle : il est un éternel adolescent qui se passionne pour les voitures sport et qui passe plus de temps à bichonner le moteur de sa cylindrée qu'à s'occuper de son entourage. Quand sa petite fille, terrifiée, lui demande de lui chanter une berceuse pour la calmer, il est pris de cours et ne peut que lui fredonner ce qu'on devine être un jingle publicitaire : « *mon coupé sport, c'est mon trésor* ». La petite n'aura aucun commentaire, sinon ce regard qui juge, puis qui se détourne, pour chercher un apaisement ailleurs.

Devant l'horreur et les massacres répétés, Ray se contente d'ordonner à ses enfants de le suivre et de lui obéir, il se refuse à toute tentative d'explication puisqu'il est incapable de dire l'atrocité et qu'il est complètement miné par la peur et mu par son seul instinct. En cela, le personnage affiche une attitude tout à fait crédible et on se réjouit, justement, qu'il n'ait pas réponse à tout.

Ray est même dans un premier temps totalement excité par la force de l'orage qui éclate et va jusqu'à inviter sa fillette à venir contempler le spectacle à l'extérieur, l'assurant qu'il n'y a aucun danger. C'est la petite, plus méfiante et plus attentive à ce qui se passe, qui exhortera son père à rentrer. C'est elle aussi qui s'inquiétera de savoir où est son frère Robbie et s'il est à l'abri. La petite Rachel perçoit bien l'immaturité de son père et quand vient le temps de chercher protection, elle choisit de se réfugier dans les bras de son grand frère de 17 ans. Au moment où celui-ci souhaite rejoindre les troupes de soldats, dans sa détresse, elle lui crie : « Si tu t'en vas, qui va s'occuper de moi ? ». Son père, exclu de la scène, lui jette un regard impuissant et reste là, les bras ballants. On sent bien qu'il reconnaît son incapacité à les prendre en charge tous les deux et à remplir son rôle de père. Le re-

proche que Robbie lui fait plus tard, dans un accès de colère, paraît aussi fondé : si Ray fuit avec eux en direction de Boston, où son ex-femme se trouve pour la fin de semaine, c'est parce qu'il souhaite les ramener dans les jupes de leur mère... et peut-être s'y terroriser lui aussi. Les scénaristes ont ainsi développé un personnage qui échappe à plusieurs clichés et qui, partant, renforce encore l'identification du spectateur à cet homme ordinaire qui se voit tout à coup investi d'une mission qui le dépasse.

Objets violents non identifiés

Le personnage de Ray de même que ceux des New-Yorkais pris au centre de l'assaut restent saisis devant la soudaineté et la violence des attaques. Ils n'arrivent pas à croire à ce qui leur arrive. L'irruption de l'horreur au cœur de leur quotidien leur semble irréaliste, impossible. D'abord sidérés, ils se laissent rapidement gagner par la panique. Leur réaction est tout à fait naturelle et même, quand on y pense, elle a beaucoup à voir avec celle qu'ont eue les New-Yorkais face aux attentats terroristes du 11 septembre 2001. Les références à ces attentats sont d'ailleurs manifestes tout au long de cette « guerre des mondes » qui, à sa façon, tente de dire l'horreur vécue par la société américaine, de la canaliser dans un film à grand déploiement, bourré d'effets spéciaux, qui a l'heur de présenter une fin heureuse... orchestrée par Dieu qui, dans son infinie sagesse, a su protéger son peuple. Voilà sans doute la meilleure façon qu'Hollywood a trouvée pour exorciser la peur et le sentiment d'oppression que le peuple américain ressent depuis maintenant quatre ans. Et le *happy ending* se présente comme une réponse aux prières des Américains plus conservateurs qui espèrent encore que Dieu protège l'Amérique et qu'il mette fin à la barbarie.

Dans le film de Spielberg, plusieurs éléments peuvent donc être mis en parallèle avec les attentats du 11 septembre. Il y a d'abord le narrateur qui, au début du film, énonce le fait que l'ennemi observe sa cible depuis longtemps et qu'il l'étudie tandis qu'elle poursuit ses activités quotidiennes dans la plus totale insouciance. Il y a bien sûr aussi le fait que l'ennemi était déjà là, sous terre, invisible, parmi le peuple qu'il cherche à anéantir, et qu'il n'attendait qu'un signe pour frapper, le moment venu. On

peut alors difficilement s'empêcher de penser aux terroristes qui avaient patiemment suivi des cours de pilotage aux États-Unis, y menant une vie en apparence normale, restant en quelque sorte invisibles jusqu'au jour où ils se sont décidés à sortir de l'ombre.

Le scénario mis en images par Spielberg reste de toute évidence très près de la trame romanesque de H. G. Wells, mais il porte assurément la marque d'un après 11 septembre dans son traitement et dans la façon dont les mouvements de foule sont scénographiés. La référence est d'ailleurs explicite quand les enfants de Ray, constatant l'état de panique ambiant, demandent aussitôt à leur père s'il s'agit d'une attaque terroriste, une hypothèse qu'ils n'auraient pas émise autrement.

Il y a aussi les bâtiments qui s'effondrent, y compris le symbole très fort de l'église qui se scinde avec fracas et dont le clocher va s'écraser au sol, et la poussière blanche qui emplit l'air puis recouvre les survivants (la fine poudre étant ici tout ce qui reste des passants, anéantis par un laser à micro-ondes), et qui rappelle la poussière des débris du World Trade Center. La journaliste que Ray rencontre furtivement lui montre une bande vidéo sur laquelle on voit une tour s'effondrer et l'angle de la prise de vue rappelle très nettement celui qui a fait le tour des médias en septembre 2001. Et alors que toutes les chaînes télévisées sont hors d'ondes, la journaliste et ses techniciens continuent de chercher frénétiquement la nouvelle et d'emmagasiner du matériel audiovisuel. La jeune femme se montre même déçue lorsqu'elle constate que Ray n'est pas l'un des survivants du Boeing 747 qui s'est écrasé le matin même, car elle perd alors un reportage en or. On reconnaît bien là une critique que le réalisateur adresse aux médias, en particulier en ce qui a trait à la façon avide et impersonnelle avec laquelle certains d'entre eux ont abordé les événements.

Il y a aussi les photographies que brandissent les gens atterrés qui recherchent désespérément un être cher qui a disparu, les murs tapissés de dizaines de photographies et de descriptions, il y a les milliers de feuilles de papier qui tournoient dans les airs à la suite des explosions, et, enfin, l'armée américaine qui s'élance au-devant de l'ennemi, le sous-estimant, croyant pou-

voir le vaincre rapidement grâce à son arsenal et à sa stratégie de combat. Un autre clin d'œil à la réalité est fait lorsque les jeunes hommes, dont Robbie, suivent les convois militaires dans l'espoir de joindre le combat. Il y a, enfin, la métaphore très claire du sang du peuple américain versé par l'ennemi barbare, qui frappe sans discrimination, femmes, enfants, vieillards compris. L'ennemi, qui emprunte la voie des airs, n'est jamais clairement identifié : on ne sait qu'une chose, c'est qu'il vient d'ailleurs, un ailleurs auquel on n'a jusqu'alors jamais prêté attention, les États-Unis étant perçus comme le centre du monde. À preuve, quand Ray dit à ses enfants que ces êtres viennent d'ailleurs, Robbie répond, innocemment, « d'Europe ? ». Voilà qui illustre bien à quel point l'Américain moyen ignore tout de ce qui se passe hors des frontières de son pays.

Stupeur et tremblements

La guerre des mondes est donc un film qui apporte un peu de piquant, un peu de saveur rajoutée à la recette habituelle des films catastrophe. La densité un peu plus grande des personnages, les tensions qui existent entre eux et l'allusion constante qui est faite aux récents attentats qui ont secoué l'Amérique donnent un résultat plus riche parce que beaucoup moins linéaire. À cela, il faut ajouter la qualité d'exécution et d'intégration des effets spéciaux époustouflants qui tiennent le spectateur rivé à son siège, la qualité du montage, qui ne laisse pas un seul instant de répit au spectateur et qui le maintient dans une tension constante. La photographie est aussi très belle et les cadrages, impeccables : les tripodes nous sont souvent montrés à travers les reflets de vitrines et des jeux de miroir, ce qui complique bien sûr la tâche des infographistes, mais cela donne un résultat beaucoup plus naturel et réaliste. Le spectateur attentif remarquera deux cadrages particulièrement intéressants présents deux secondes à l'écran, sortes de gags insérés dans la trame hyper dramatique : quand les bâtiments s'écroulent et que des débris sont projetés partout, le cadrage inclut un panneau de signalisation indiquant « No littering ». Le même ressort est employé plus loin dans le film lorsque la foule, soudainement prise de panique, se rue à toute vitesse sur le traversier et que

la caméra cadre deux autres panneaux indiquant « Slow » et « 5 mph »...

Par ailleurs, le film a très certainement ses défauts, qui sont liés entre autres au scénario lui-même, un peu prisonnier des ressorts narratifs imaginés par Wells, qui présente des failles plutôt étonnantes, comme la caméra extraterrestre qui se laisse bêtement duper par un miroir et qui n'est pas munie de micros ou d'infrarouges, et des « oublis » difficiles à avaler quand on pense que les extraterrestres planifient leur invasion depuis plusieurs millions d'années. Il y a aussi la fin, peu convaincante de nos jours, qui ramène la dimension religieuse et créationniste que Wells avait imaginée et que Spielberg a conservée par souci de fidélité à l'original. Enfin, il y a cette manie un peu agaçante qu'ont les personnages-enfants spielbergiens de tout savoir et de tout comprendre plus vite que tout le monde. Difficile de retenir un sourire aussi quand, à la fin, toute la petite famille (y compris un « ressuscité » !) se retrouve chez les grands-parents maternels³, grimés comme pour aller bruncher, alors que toute la ville est sans dessus dessous et que l'asphalte garde encore l'empreinte des tanks... Mais il ne faut pas boudier son plaisir : il faut toujours se rappeler de juger un film pour ce qu'il est, en fonction de ce que le réalisateur a voulu en faire... et en fonction du genre dans lequel il s'inscrit. Avec *La guerre des mondes*, le divertissement est assuré et la mission, accomplie.

Notes

- 1 2004. Film réalisé par Steven Spielberg. Scénario : David Koepp et Josh Friedman (d'après l'œuvre de H.G. Wells (1898)). Distribution : Tom Cruise, Dakota Fanning, Justin Chatwin et Tim Robbins. Directeur photo : Janusz Kaminski. Chef monteur : Michael Kahn. Musique : John Williams. Il s'agit d'un remake du film réalisé par Byron Haskin en 1953, mettant en vedette Gene Barry, Ann Robinson et Les Tremayne.
- 2 Le roman, qui s'intitule également *La guerre des mondes*, fut non seulement l'un des premiers ouvrages de science-fiction, mais aussi l'un des premiers romans tout court à aborder le thème de l'invasion extraterrestre. Son auteur, H.G. Wells, a également publié d'autres romans très connus qui ont été portés au grand écran avec, disons-le, plus ou moins de bonheur : *L'homme invisible*, *La machine à remonter le temps* et *L'île du Dr Moreau*.
- 3 En fait, les deux grands-parents sont interprétés par Gene Barry et Ann Robinson, les deux stars qui figuraient dans la version de *La guerre des mondes* réalisée en 1953. Spielberg les a invités à venir faire un caméo dans son propre film.